

François CHIRPAZ, *l'Homme précaire*, Paris, P.U.F., 2001

Et *Job*, la force de l'espérance, Paris, Cerf, 2001 (publ. en polonais, Poznan, 1999)

Par Sylvie Bonzon

L'écho de Kierkegaard, illustrant par Socrate la familiarité obscure et toujours questionnant de l'homme pour lui-même , ouvre *l'Homme précaire*. Ces premiers mots nous en donnent la tonalité et le rythme, sinon toutes les clefs : un parcours tout habité des "voix" des penseurs dont Chirpaz s'est nourri (on citera seulement les plus évidents : Eschyle, Sophocle, Platon, Montaigne, Pascal, mais aussi le *livre de Job* et saint Paul). A la "voix", justement, Chirpaz consacre quelques pages tout à la fin de son livre : "cette voix qui, dans la parole même, parvient à faire entendre des accents que la parole n'a pas par soi"(p.224). Ces présences ne sont que rarement l'objet de citations ou de références précises, elles sont là, accompagnant la parole de l'auteur et lui apportant la profondeur de leurs résonances.

Et le rythme : "l'homme familier et pourtant inconnu", c'est aussi, plus peut-être que l'annonce d'une thématique, la mise en évidence d'une structure qui va scander tout l'essai , celle du "et pourtant". L'interrogation interminable de l'homme sur lui-même s'inscrit en effet au noyau de cette articulation, l'homme est en quelque sorte l'être du "et pourtant", sans repos : homme par sa capacité de parler et pourtant précédé d'un temps de silence qu'il porte en lui jusqu'à la fin, prétendant à l'affirmation libre de soi et pourtant toujours en quête de reconnaissance, porté à maîtriser l'univers par la connaissance et l'action et pourtant toujours confronté à un "double point de nuit" qu'il sait ne jamais parvenir à éclairer : la mort qui l'attend et l'obscurité qui en lui résiste à toute investigation.

A travers cinq chapitres, Chirpaz décrit les lieux où l'homme est assigné à opérer cette articulation qui le fait homme, les figures, les jeux et les risques qui font l'existence de celui pour qui "l'assurance de sa prétention est inséparable de sa précarité"(p.205) : le seuil des mots – l'épreuve de l'altérité – la tonalité affective – les rythmes du temps – la quête d'identité.

Relevons, à titre d'exemples, quelques thèmes : celui de *l'idios cosmos*, héritage du temps d'avant la parole, d'un temps qui nous a pour toujours échappé et habite pourtant notre présent – le fissure parfois ; la dépendance à l'égard d'un autrui qui est toujours déjà-là, à la

fois nécessaire à mon besoin de reconnaissance mais aussi signe haï de ma fragilité ; l'expérience du pâtir, trop souvent occultée par les sagesse de la seule raison ; la difficile invention d'une existence dans la durée, entre immobilité et mouvement, mémoire et oubli, épreuve de l'immémorial en nous et ouverture à l'espérance ; la quête d'identité, portée à son point extrême dans une modernité où l'homme affirme "sa singularité dans la revendication de sa prérogative à exister pour soi."(p.199)

Dans tous les lieux de son enquête, Chirpaz nous montre l'homme aux prises avec le paradoxe de sa condition, arc-bouté sur le "et pourtant" qui dessine sa posture d'humain, travaillant à "articuler", à "ajuster". Soulignons ce dernier mot, si fréquent au cours du livre : il dit bien la tâche "artisanale" de l'homme : tenir ensemble ce qui est différent, en se tenant à la jointure, en maintenant la différence, contre les mirages de la synthèse ou de la fusion.

Le dernier chapitre : *un horizon de transcendance ?* médite sur la "proximité des confins"(p.206). Ici, "l'altérité qui s'annonce (...) n'arrive à l'expérience qu'en la heurtant par son excès de vie ou de mort"(p.210). C'est l'affrontement à la mort, au mal, à la part invisible du réel : "Au lieu des confins, il n'est pas question d'un ajustement à la situation car l'existence y est confrontée à sa condition, contrainte de prendre en compte le caractère limité de ses prétentions parce que livrée à une démesure en elle et hors d'elle-même"(ibid.). Une démesure souvent vécue dans la violence et la souffrance mais qui peut l'être aussi dans le mystère, "surcroît de lumière qui éblouit et, par là, incite la pensée à davantage d'éveil et d'attention(...)"(p.218)

Il y a dans ce livre l'audace d'un auteur qui se désencombre de tout souci "universitaire"(ni références, ni citations, ni notes), de toute préoccupation, aussi, d'originalité et qui va à l'essentiel. Une forme même de "naïveté", la naïveté reconquise de qui a beaucoup lu, beaucoup observé et réfléchi, et "réajuste" en son langage, dans la tonalité qui lui est propre, ce qui fait sens pour lui aujourd'hui. Le lecteur pourra trouver certains passages trop prévisibles, ou quelque peu répétitifs – mais sans doute faut-il toujours repasser par eux dans une réflexion sur l'existence humaine. On pourra s'étonner, dans un texte par ailleurs si attentif à sa langue, à sa "voix", du choix étrange du mot "existence", si abstrait, pour désigner l'homme. Quoi qu'il en soit, ce livre se pose en "témoin de pensée", articulant échos et ouvertures pour les offrir à de nouvelles reprises.

On ne sera pas surpris de voir le même auteur consacrer un écrit à Job : *Job, la force de l'espérance*. Job, figure, mais d'abord "voix", de la détresse, dans la "démesure de la

révolte"et la "démésure de l'espérance"(p.14). Job se tient ferme à la "jointure", pour reprendre le vocabulaire de *l'Homme précaire* : dans la plainte et dans la protestation contre la souffrance subie mais pourtant dans l'affirmation de soi, dans la confiance en sa dignité de créature unique. L'espérance, non pas espoir de lendemains meilleurs mais certitude d'un présent sensé au sein même d'une souffrance absurde, était évoquée dans *l'Homme précaire* ; Job lui donne un visage ou plutôt une voix à l'écoute de laquelle Chirpaz invite son lecteur.

Paru dans la *Revue de Théologie et de Philosophie*, vol134, 2002/II-III, Lausanne, pp.273-275.

© Sylvie Bonzon

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Bibliothèque

Janvier 2003